

# Entretien avec Rosalind Crisp pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Les Crocodiles est présenté le 17 juin à 21h  
à micadanses-Paris

---

*Rosalind Crisp, que vous permet le cadre de Les Crocodiles ?*

En arrivant à l'Atelier de Paris en 2003 – invitée très généreusement par Carolyn Carlson – j'ai cherché les danseuses, chorégraphes et autres artistes qui entretenaient une pratique régulière du studio, sans objectif de « faire une pièce ». Je voulais rencontrer des personnes partageant l'importance de l'exploration continue en studio, indispensable au jaillissement, un jour, d'œuvres qui prennent racine dans la matière du corps, plutôt que de lui faire illustrer les idées d'un·e chorégraphe. Grâce à ma résidence longue à l'Atelier, j'ai pu instaurer dès 2006 ces rencontres régulières, ouvertes au public. *Les Crocodiles* sont nés de ce besoin : un espace pour pratiquer, échanger et performer, sans finalité « spectaculaire » prédéfinie.

*Que signifie le titre ?*

Le titre était, dès le départ, un clin d'œil à ma situation : étrangère à Paris, je savourais la provocation joyeuse d'être cette femme si peu « française », une Australienne irrévérencieuse. Pour beaucoup de Français·es, les crocodiles évoquent une nature australienne terrifiante, nourrie par l'imaginaire populaire du film *Crocodile Dundee* (rires).

*Comment explorez-vous, dans cette rencontre, la relation entre corps et espace scénique ?*

Je considère le corps comme un orchestre vivant : à chaque instant, n'importe quelle partie peut « entrer en jeu ». Je reçois en continu un feedback de cet orchestre-corps et de tout ce qu'il absorbe du monde ; j'ai donc énormément de données à négocier. À cela s'ajoutent l'espace, le public... et, ici, deux musiciens ! Notre travail repose entièrement sur le jeu et l'écoute mutuelle. Nous devons être proches pour nous entendre, nous sentir, dans notre peau. La relation à l'espace se rapproche alors davantage de celle d'un band (groupe de musique) que d'un spectacle de danse ou de théâtre : notre proximité découle de cette nécessité d'attention absolue.

*Qu'est-ce qui a présidé ici au choix de vos invités : les musiciens Edward Perraud et Frédéric Blondy ?*

Je les ai vus jouer en Australie, en février dernier, et j'ai tout de suite ressenti qu'ils « jouaient » de leurs instruments – les percussions pour Edward, le piano pour Frédéric – comme je « joue » de mon corps. L'idée de réactiver *Les Crocodiles* avec eux s'est alors imposée, et ils ont accepté ! C'est donc une aventure toute fraîche, très risquée, et sans budget. Mais pourquoi attendre l'argent ? Nous aimons jouer ; jouons d'abord, nous verrons ensuite.

*Comment cette rencontre transforme-t-elle aujourd'hui Les Crocodiles ?*

Au départ, j'imaginai des soli, duos, trios : chacun·e d'entre nous peut tenir la scène seul·e. Mais dès nos premières sessions de travail à l'Atelier de Paris, puis lors des portes ouvertes à la Cité internationale des arts, quelque chose de tout autre est apparu, de plus excitant, plus dangereux ! Être présent·e dans ce monde que nous abusons n'a rien d'un pique-nique. À Paris, je suis en résidence à la Cité internationale des arts : nous sommes 500 à y dormir, 300 invité·es dedans et 200 sans-papiers dehors. En Australie, nous détruisons la nature à une vitesse effrénée. Comment la danse peut-elle répondre ? La danse est-elle encore d'actualité ?

Voilà sans doute l'évolution des *Crocodiles* : sentir que les enjeux sont désormais si brûlants qu'il ne nous reste qu'à jouer comme si nos vies en dépendaient. Je pense que nous partageons tous les trois cette passion d'être intensément présent·es au monde, convaincu·es que l'art vivant demeure, encore, une arme puissante. Je me dis qu'il faut accepter que la danse (et la musique) ne peuvent probablement rien changer, mais il faut quand même essayer.